

XYZ. La revue de la nouvelle

La victoire de Samothrace

Pierre Karch



Number 12, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (1987). La victoire de Samothrace. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 6–13.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La victoire de Samothrace

Pierre Karch

Ce matin-là, les confitures de fraises avaient le goût de mois. Il réprima un léger haut-le-cœur et, avec la concentration de ceux qui agissent machinalement, passa le couteau sur sa toast comme Cratès qui grattait ses plaies pour en soulever la gale. Le goût sucré de sang coagulé qu'il savourait enfant lui revint à la bouche alors que, de la lame qui piquait du nez, une épaisse coulée filante se ramassait en une mare rouge et jaune au fond de l'assiette à fleur. Une fraise ratatinée, noircie triomphait dans le margouillis comme une immondice dans un pot de chambre de fine porcelaine anglaise.

Il essuya le couteau sur le bord de l'assiette et le plongea sans conviction dans le pot de beurre d'arachides. Rien à faire : ça n'allait pas. Quelque chose, là, lui gâtait l'appétit. Pour donner forme à son malaise, il écrasa la tranche de pain grillée sens dessus dessous dans son assiette et la promena longuement dans le gâchis.

«Veux-tu bien me dire ce qu'il te prend?», se dit-il à lui-même, trouvant dans la question qu'il se posait une réponse à sa solitude.

Il s'était débattu toute la nuit contre des fantômes de moustiques qui l'avaient entrepris comme des furies avec leurs bruissements d'ailes et leurs dards empoisonnés. À cinq heures trente, n'en pouvant plus, il s'était levé, étonné de voir que son corps n'était pas couvert de la tête aux pieds de plaies qui font mal et qu'on voudrait gratter jusqu'à en user ses ongles.

«Ce n'est pas une insomnie comme les autres! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement!»

De sa victoire de la veille, qu'il avait tant savourée sur le coup, il ne gardait, ce matin, que l'arrière-goût, comme d'ailes de papillon écrasées contre son palais qu'aucun coup de langue ne réussissait à faire disparaître.

Que lui avait-il pris de rabaisser le caquet de cette caqueteuse de Benoîte-Arthure Samos, petite femme sèche comme le grès, dure comme le marbre, le cheveu rare et roide comme le poil de chèvre? C'était tenter de saisir en plein vol une force qui prend son élan au-dessus du vide qu'il surplombe, un ange qui menace, le glaive dans une main, le flambeau dans l'autre : l'Ange de la Purification, disaient ses admiratrices; la Victoire de Samothrace, avait osé penser tout haut Marie-Antoine Laflèche qui ne lui connaissait pas de tête.

C'était là son erreur. Aussi s'en était-il aperçu, mais trop tard, quand sa remarque avait été accueillie par un silence lourd de réprobation. C'est

qu'en s'en prenant à Benoîte-Arthure, c'était à la Ligue des femmes contre la pornographie, au Mouvement international de la libération de la femme, à la Ligue contre l'exploitation de la femme et au Groupe, nouvellement formé, de femmes qui ont subi l'abus sexuel ou l'inceste pendant leur enfance qu'il s'en prenait, traitant en sa personne ces mouvements féministes de moulins à vent sur lesquels souffle la mode qui n'a de raison que son existence propre. Après sa sortie contre Benoîte-Arthure, il était rentré chez lui sentant la meute sur ses arrières mal protégés.

Marie-Antoine occupait, seul, un petit appartement au deuxième d'une tour de cinquante étages dans le quartier des marginaux, le quartier le plus populeux et le plus bruyant de Fronteau, et avait un bureau au rez-de-chaussée d'un collège situé dans une oasis de verdure et de tranquillité. Chez lui les tramways, qui passaient devant sa porte jour et nuit, marquaient les quarts d'heure et parfois même les minutes; au bureau, il ne voyait, ne sentait et n'entendait que les voitures prendre ou quitter leur place dans le terrain de stationnement qui était sous sa fenêtre. Pour se rendre de l'appartement au bureau, Marie-Antoine traversait le quartier le plus chic de la ville et c'était pour lui une source quotidienne d'irritation de voir les maisons cossues, les Mercedes et les bonnes noires ou portugaises qui poussaient la nouvelle génération de richards dans des carrosses anglais à hautes roues.

Comme bien des professeurs, il se répétait chaque jour qu'il aurait davantage profité des millions mal acquis des autres et que le destin, qui donnait aux uns le goût, aux autres la fortune, faisait mal les choses. Incapable de s'élever au-dessus de sa condition, il promouvait à l'état d'icône l'image que lui renvoyait le rétroviseur et se flattait à l'idée qu'un homme de conscience comme lui, guidé par de bons sentiments et une vertu à toute épreuve ne pouvait de toute façon pas réussir dans les affaires. Sa défaite reconnue et justifiée, il pouvait honnêtement passer à la troisième étape du mécontentement qui est de mépriser les autres et traiter de vulgaire l'ostentation des fondateurs de musées, de planétariums et de salles de concert dont on voyait le nom gravé dans la pierre.

Mais ce qui nourrissait de façon plus soutenue son juste ressentiment, c'était de voir, tous les jeudis, ce que les mauvais riches jetaient aux ordures qui aurait fait les délices de tant de petits salariés : tricycles, poupées, boîtes à fleurs, fauteuils de jardin, batterie de cuisine à revêtement anti-adhérent, woks, tapis maïs, lampes sur pied, seaux à champagne, étagères d'angle, porte-revue, tapisseries et reproductions de tableaux célèbres dont, de toute évidence, on finissait par se fatiguer comme du reste. Ce qu'on exposait au grand jour pouvait porter à croire qu'on bourrait les gros sacs verts, orange et beiges qui s'alignaient de chaque côté de la splendide avenue Eupalinos de trésors d'occasion. Ce qu'il aurait donné pour en avoir la certitude! Mais aussi comme il aurait

été humilié si on l'avait pris en train de mettre le nez dans les poubelles des riches comme un chien qui s'apprête à croquer les restes du repas de ses maîtres.

Il se retenait, serrait le volant, ralentissait toutefois pour se donner le temps de regarder, sans en avoir l'air, à droite et à gauche comme s'il descendait l'allée principale de l'entrepôt du Père Noël où il serait entré sans qu'on l'y invite. Comme un enfant que le désir pénètre, possède, Marie-Antoine se sentait faiblir devant l'occasion. Oh! si seulement... «Mais qu'est-ce que j'en ferais? — Prends toujours; tu verras ensuite. — Je ne suis tout de même pas pour... — C'est pour rien, que je te dis. Qu'est-ce que tu risques? — On sait bien, mais... — Tiens, ça! Tu vois? C'est à toi. Arrête! Arrête, voyons!» Damnation d'enfer! C'était comme si Satan lui-même était sorti de l'ombre, s'était enroulé autour de l'arbre et lui avait tendu le fruit défendu dans toute la splendeur du péché que l'on frotte, que l'on polit, que l'on réchauffe tant qu'il en fait pâlir d'envie le soleil même. Tentation des tentations! Quatre sacs de provisions emplies de revues. Irrésistible!

Personne devant. Personne derrière. Il ralentit. Arrête. Descend de voiture. Ouvre le coffre. Saisit deux sacs. Les lance dans le coffre. Puis les deux autres. Repart. Moins d'une minute. Toujours personne. Le cœur lui bat. Arsène Lupin, à ses débuts, dut ressentir quelque chose d'approchant. Pour se calmer les nerfs, il met la radio. «Il fait toujours beau quelque part», lui assure-t-on d'une voix de velours, et il se dit : «C'est vrai.»

C'était vrai aussi qu'avec son maigre salaire, il ne pouvait pas s'abonner à toutes les revues qu'il aurait aimé lire. Les livres passaient en premier. Mais c'eût été désacraliser le livre, croyait-il, que de le lire à la salle de bains. Un livre, aimait-il s'entendre dire, ça se lit calé dans un fauteuil et non collé à un siège de toilette. Là, il lui fallait des revues pour faire passer le temps ou il se morfondait. «J'en ai pour au moins 200 \$ et, si ce sont de bonnes revues, j'en aurai pour des mois!» Rien, en effet, de plus satisfaisant que de faire ses petits besoins en tournant les pages de *Canadian House & Home*, *City and Country Home* ou *Décormag* qui offrent tant et tant de modèles d'intérieurs tellement impeccables que même un moins envieux que lui aurait voulu, comme un chien en visite, souiller ces cuisines et ces salons immaculés.

Oui, les choses allaient bien. «Elles pourraient aller mieux, mais ça coûterait plus cher», se répétait Marie-Antoine dont le baromètre, après quelques hésitations, se stabilisait au beau fixe. Il poussa d'un coup de pied la porte de son bureau et déplaça l'air renfermé qui s'agita puis retomba plus fatigué qu'avant. «Odeur de vieux garçon», disaient les

vieilles filles. Odeur aussi de vieux livres, de poussière, de gaz d'échappement.

Assis à son bureau, il faisait face au mur terne et gris sur lequel il avait pris l'habitude de projeter, avec tout le feu de son imagination exaltée, des images radieuses de lui-même dans le rôle de brillant professeur de grammaire. Aujourd'hui c'était Hamlet qui expliquait le point d'interrogation devant des fosses d'ignorance. Pourquoi pas? «Hertel, professeur, était au fond un excellent comédien, qui avait le sens de la mise en scène.» Où avait-il lu cela? Peu importe. Ce qui était vrai de Hertel, devait l'être aussi de lui. Mais le moyen d'en être sûr? Un miroir! «C'est un miroir qu'il me faut! Indispensable! Absolument indispensable!» Comment se pouvait-il qu'il n'y eût jamais pensé? Et puis, quelle coïncidence! N'en avait-il pas aperçu un, ce matin même, dans un cadre de chêne noir, juste ce qu'il fallait pour se voir dans les rôles tragiques où il excellait? Aller le chercher avant qu'il ne soit trop tard? «Oublie cela!» Il ne fallait pas y songer. Marie-Antoine se couvrit le visage de honte, mais derrière l'écran de ses doigts il sentit se dessiner un sourire de convoitise irrépressible. Comme il était facile de prendre goût à fourrager dans les ordures!

— Ordures! Regardez-moi les ordures!

Une vingtaine, non, une trentaine de femmes, peut-être même plus, ponctuaient de «Oh!» et de «Ah!» un flot de paroles qui s'élevaient comme les vagues avant qu'elles ne s'écrasent avec fracas sur les récifs. «Veux-tu bien me dire ce qu'elles ont toutes à crier de même?» C'était Benoîte-Arthure qui grondait comme une mer déchaînée devant le coffre d'une voiture largement ouvert.

«Des femmes face au creux», récita Marie-Antoine qui associait automatiquement femmes et formes creuses qu'il faut remplir : four, marmite, bourse, chapeau, bain, vase, soulier et maintenant coffre. Cette nouvelle confirmation de son hypothèse le rassurait. Il allait retrouver son théâtre quand il reconnut la voiture : c'était la sienne! Il ne fit qu'un bond. Mais dehors la foule était devenue tellement épaisse qu'il ne put la fendre.

— Si ce n'est pas une honte! Regardez! Qu'est-ce que je vous disais? Vous voyez? Vous pouvez lire? Alors lisez!

Marie-Antoine crut entendre le chœur des Bacchantes aboyer un après l'autre les titres odieux :

— *Playboy! Penthouse Variations! Hustler! Cum! Cheri! No Holes Barred! Live! Dynamic Duos! Sex World! Super Gourmet! High Society! Just for you! ...*

La litanie des revues pornographiques qui sortaient du coffre comme les maladies de la boîte de Pandore, attirait une foule de plus en plus

nombreuse qui commentait chaque titre d'une voix unanime, indignée, effroyable. Il ne manquait à la cérémonie qu'un évanouissement. Il y en eut un. Ce fut complet.

— Mes sœurs, car nous sommes sœurs devant pareille infamie, devant pareille exploitation de la femme, devant la pornographie phallocrate, devant la cochonnerie des hommes, pas de tous les hommes, rectifia-t-elle en voyant quelques-uns, mais de certains hommes, de ces animaux qui pourrissent l'atmosphère de notre pays jusque dans nos universités, je veux une liste des témoins de ce que nous venons de découvrir. Signez cette feuille! Je veux vos noms, adresses et numéros de téléphone. Je n'ai pas besoin de vous rappeler votre devoir. Il faut agir. L'heure est grave.

Les plus calés complétèrent : «La République est en danger!» Les autres, plus nombreux, se contentèrent d'opiner du bonnet et de signer.

Marie-Antoine, sourd de rage, joua des coudes tant et si bien qu'il se fraya un passage étroit qui déboucha sur Benoîte-Arthure qui, vite comme le cobra, siffla entre ses dents :

— C'est votre voiture, Monsieur *La Flesh* ? en anglicisant son nom pour lui donner un sens qui n'échappa qu'à lui.

— Oui, c'est ma voiture. Et j'aimerais bien...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Benoîte-Arthure gueulait plus fort, de plus en plus fort :

— Vous avez entendu? Photo!

On fit une photo de Marie-Antoine au moment où il arrachait le dernier numéro de *Ass Masters* des mains de Benoîte-Arthure, puis une autre alors qu'il le brandissait au-dessus de sa tête. Comme il serrait les dents comme on s'imaginerait que sourit un obsédé sexuel doublé d'une canaille, c'est cette deuxième photo, qui le mettait en cause, qu'on fit paraître le lendemain dans le journal des étudiants.

Les femmes, hurlant de rage, se portèrent à la défense de Benoîte-Arthure et assommèrent Marie-Antoine à coups de revues pornographiques, les plus scabreuses des U.S.A. Jamais en avait-on vu tant au pays en possession d'un particulier. De quoi fournir un magasin. On le pensa. On le dit.

L'aiguille n'avait pas fait une fois le tour de l'horloge que tout le collège était au courant du scandale. Benoîte-Arthure déposa une plainte en règle au Comité des attentats à la pudeur, accusant Marie-Antoine de possession illégale de revues pornographiques à fin de distribution. Marie-Antoine fut convoqué chez le doyen. La police des mœurs fut avertie. On saisit les revues. On arrêta l'accusé. La cause était entendue, jugée avant même que l'accusé eût comparu.

— C'est pas vrai. Cela ne peut pas m'être arrivé.

Éperdu, Marie-Antoine repassait sa journée en revue. Les confitures. Les quatre sacs de provisions. Dans son énervement, il aurait refermé le coffre à moitié. Rendu au collège, il aurait claqué la portière et le coffre se serait rouvert tout à fait sans qu'il s'en fût aperçu. Bien sûr, Benoîte-Arthure, qui guettait sa vengeance, qui le soupçonnait de tout par principe, avait repéré les sacs, avait tôt fait l'inventaire de leur contenu et s'était dit qu'il ne tenait plus qu'à elle d'agir, que l'affaire était dans le sac.

Et comment, en effet, pouvait-il se défendre des accusations qui pesaient contre lui? L'évidence était là : c'était sa voiture, les sacs se trouvaient dans son coffre. C'était même lui qui les y avait mis. Alors que dire? Avouer qu'il les avait pris le long de la route? Admettre à ses collègues, sur lesquels il relevait le nez à chaque occasion qui se présentait, qu'il faisait son profit des ordures des autres? Ça, jamais! Mourir pour mourir, plutôt mourir sur l'échafaud que mourir de honte : c'était plus rapide, plus propre. C'est sur ces pensées funestes qu'il s'endormit, convaincu qu'il ne trouverait jamais plus le repos.

Ce soir-là dans sa cellule, abandonné de tous, Marie-Antoine fit un rêve. Le bourreau le conduisait à l'échafaud suivi des membres au complet du chapitre canadien de la Ligue internationale de l'émancipation de la femme costumés en carmélites déchaussées. Elles levaient leurs jupes au-dessus des genoux comme des vendangeuses et tapaient du pied en cadence au chant du «Miserere hominis» qu'il traduisait, dans son délire, «Misère d'homme».

Maintenant le bourreau retirait sa cagoule : c'était Benoîte-Arthure! Elle souriait de toutes ses petites dents noires comme des fraises ratatinées et lui barbouillait la face de beurre d'arachides avec sa main transformée en toast. Elle riait très fort et, avec elle, toutes les religieuses qui se croyaient au cirque. Marie-Antoine sentait la corde du pendu lui serrer le cou : c'était le collant encore chaud de Benoîte-Arthure. Terrifié à l'idée d'être suspendu de la sorte au-dessus du vide, il supplia Dieu de lui venir en aide. Et, comme c'était un rêve, Dieu en personne sous la forme d'un nuage comme sur les plafonds de Tiepolo se porta à son secours. «Tiens!», dit-il, d'une voix flûtée qui aurait pu être celle d'une femme, «tu m'as bien servi. Je te le rends.» Et plutôt que de lui remettre la palme comme cela se voit dans «*Le martyr de saint Érasme*» de Poussin, ce furent des bretelles qu'il glissa à son cou à la place du collant qu'il emporta en riant et qui se déplia en ruban sur lequel on pouvait lire «Gloria in excelsis Deo».

— L'homme est sauf, grommela-t-il en se réveillant, la bouche pâteuse comme celle d'un ivrogne.

Libéré sous caution, Marie-Antoine se trouva le matin même sur le trottoir, égaré dans ce quartier de la ville où il n'avait jamais mis les pieds.

— Monsieur!

C'était la secrétaire de son département qui l'attendait.

— Venez!

Elle avait versé la caution et était venue le chercher pour lui épargner l'angoisse de se retrouver seul à sa sortie de prison où il risquait fort de retourner pour un plus long séjour. Elle lui offrit une main secourable que Marie-Antoine se hâta de saisir.

— Vous êtes bien bonne, dit-il, se rappelant tout le mal qu'il avait jusqu'à ce jour pensé d'elle et de toutes les secrétaires en général, parasites des départements, mouches du coche qui se plaignent des heures qu'elles font, du travail qui s'accumule et qu'elles ne font pas, du salaire qui n'approche en rien de celui qu'elles croient mériter et du peu de considération des professeurs qui se déchargent sur elles du travail qui leur incombe. Il rougit de l'avoir peut-être mal jugée. Elle crut que c'était de honte.

— Avez-vous un avocat?

— Non.

— Fiez-vous à moi. J'ai votre affaire.

— Ce sera comme vous voudrez, s'entendit-il prononcer, ne pouvant offrir de contre-proposition.

— Une cousine à moi a terminé son droit l'an dernier. Il lui faut, pour se lancer, une cause célèbre. La vôtre me paraît tout indiquée.

«Une femme! Je devrais mon salut à une femme?»

Elle enchaîna comme si elle avait suivi sa pensée :

— Pour vous défendre, il vous faut une femme. Le procureur, qui devra défendre le point de vue féministe, sera un homme. Il le fera, c'est garanti, à contre-cœur. Votre avocate, elle, tient à gagner sa cause pour s'établir. Il lui faut cette première victoire dont vont parler tous les journaux. Alors, c'est entendu?

— Hélas!...

Il pensait qu'en effet sa cause était entendue, ce qui, dans son esprit, équivalait à «perdue».

Mais il ne perdit ni la tête, ni sa cause. Maître Tragbander prouva que les sacs avaient été déposés dans le coffre de Marie-Antoine après qu'il avait quitté la voiture par quelqu'un qui lui en voulait et qui avait trouvé ce moyen de ternir sa réputation, une réputation d'excentrique à la vérité,

d'homme à l'esprit étroit et même arrêté dans certains domaines, mais foncièrement honnête, capable de gaffer à l'occasion mais incapable de profiter de sa situation pour s'enrichir, incapable de spéculer, incapable de tant de ceci et tant de cela que les jurés comprirent qu'ils avaient devant eux le prototype du parfait incapable, ce qui correspondait assez à l'opinion qu'ils se faisaient du professeur d'université.

De son côté, Marie-Antoine facilita les choses à son avocate. Il parut tellement hystérique durant son procès qu'on le crut innocent. Quelqu'un d'aussi nerveux que lui ne se serait pas lancé dans une entreprise aussi hasardeuse. Le procureur lui-même en convint, lui qui d'ordinaire voyait, comme le veut son métier, des coupables même là où ils ne sont pas.

Marie-Antoine rentra dans ses fonctions. Les salles de classe où il enseignait étaient pleines à craquer de jeunes filles et de femmes mûres venues voir ce phénomène qui demeurait suspect à leurs yeux et à ceux de Benoîte-Arthur qui le talonnait partout où il allait, prenant des notes dans ses terribles calepins noirs en attendant l'heure de sa victoire définitive.

Lauréat du deuxième concours «Contes et nouvelles du monde francophone», Pierre Karch est né à Saint-Jérôme en 1941. Il a publié un recueil de contes fantastiques, *Nuits blanches*, et un roman, *Baptême*, aux éditions Prise de parole de Sudbury, en plus de quelques poèmes, contes et nouvelles en Ontario et au Québec.



FACÉTIES

Michel Francis

56 pages, 7,95\$

XYZ ÉDITEUR, C.P. 608, Succ. N, Montréal, Québec, H2X 3M2